

LESSOUTO

LETTRE DE MONSIEUR F. MAEDER

Siloé, 26 février 1878.

Messieurs et honorés directeurs,

Le païen, bien qu'asservi à ses mauvais désirs et à ses passions, paraît cependant être encore capable de sentir ce qui est bon, beau et vrai. Il se fatigue des jouissances que ce monde lui donne, il se fatigue de faire le mal.

Quand l'Évangile est annoncé dans son village, il prête l'oreille, car il entend des choses qui lui paraissent conformes aux bons sentiments qui sont encore en lui. Il admire l'amour de Dieu pour les pécheurs, il s'étonne du dévouement de Christ, et alors il se dit que la Parole de Dieu est la vérité ; mais il lui semble que ce n'est pas à lui de recevoir cette vérité, qu'elle n'est pas pour lui. Nous connaissons cet état d'âme par les confessions de maints de nos Bassoutos. Ils reconnaissent quelquefois qu'ils sont dominés par des vices qui les rendent malheureux : ils s'accusent de lâcheté et disent qu'ils sont perdus. Mais, hélas ! avec tout cela, ils ne font ordinairement aucun effort pour sortir de ce triste état.

Comme l'administration] du Lessouto protège le christianisme, les chefs n'ont plus s'opposer à ce que leurs gens soient évangélisés de temps à autre. Quand on va porter la parole de Dieu dans un village païen, on est ordinairement bien reçu et même les ennemis de l'Évangile s'abstiennent de faire ou de dire des choses désagréables, comme cela arrivait souvent au temps des premiers missionnaires. Les inconvertis aiment maintenant à entendre parler de Dieu ; ils aiment aussi beaucoup le chant. Ils admirent les personnes bien habillées et les imitent. L'évangéliste a donc l'occasion et

le loisir de développer un point quelconque de l'enseignement chrétien, étant à peu près sûr d'être écouté, et c'est de cette manière que des âmes se sentent touchées les unes après les autres et se convertissent. Toutefois, il n'y a malheureusement que trop de chefs qui ne tolèrent la prédication que par crainte d'être notés comme malintentionnés.

Siloé a maintenant une école de 78 enfants qui prospère sous la direction de Madame Maeder. Celle-ci est assistée par Mathilda, la femme du précédent maître d'école. On enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie et le chant. Comme ces enfants aiment beaucoup leur école, ils y font de rapides progrès et leur nombre va croissant. Pendant les heures de classe, on accorde aux enfants une récréation de vingt minutes. Ils apprennent alors toutes sortes de jeux innocents, tels que le jeu de paume, la corde, colin-maillard, etc. Cela les amuse beaucoup et quelques-uns y déploient une adresse étonnante.

Pour être admis à l'école, il est de rigueur que les enfants des chrétiens soient habillés. Un enfant mossouto enseigné avec méthode et bien surveillé peut faire autant de progrès dans ses études, me semble-t-il, qu'un enfant européen. C'est aussi l'opinion des maîtres de l'Institution de Lovedale, où les enfants des deux couleurs sont mêlés dans les classes. Il y a dans notre école des élèves dont les yeux pétillent d'intelligence, et qui seraient capables de tout apprendre.

Il est de règle dans nos Eglises du Lessouto qu'une personne, avant de pouvoir être reçue au baptême, suive la classe d'instruction chrétienne et apprenne à lire. Cependant on fait des exceptions pour les vieillards. Il y a toujours des paresseux qui éludent autant qu'ils le peuvent l'obligation d'apprendre à lire. Cela se voit surtout parmi les femmes. Il y a aussi des gens qui ne veulent pas apprendre à lire au moyen de l'alphabet et de l'épellation, mais qui avec l'aide de certains lecteurs routiniers apprennent les mots et les phrases par cœur, et arrivent ainsi par une étrange application à pou-

voir lire de longs chapitres. Naturellement, nous proscrivons cette méthode; mais cela n'empêche pas qu'elle ne se pratique en bien des cas.

Chez les Bassoutos païens, ce n'est pas la femme qui s'occupe de faire les vêtements, mais c'est l'homme, attendu que ces vêtements consistent en peaux difficiles à préparer. Parmi les chrétiens c'est autre chose. Ceux-ci s'habillent d'étoffes diverses, et c'est la femme qui doit coudre pour elle-même et pour sa famille. Il est donc essentiel que les jeunes filles apprennent cet art. Ma femme a une école de couture pour une vingtaine de jeunes filles qui ne manquent pas d'entrain, mais elle est coûteuse pour nous, parce que nous sommes obligés de fournir tous les matériaux.

La semaine passée, je me rendais chez un forgeron sur la frontière de l'Etat-Libre, lorsqu'en arrivant près de la maison, j'y trouvai un wagon dont les bœufs venaient d'être dételés et une famille européenne occupée à raccommoder des souliers et des vêtements. Je me demandais qui pouvaient être ces gens. Mais bientôt je reconnus que c'était mon cher beau-frère, le missionnaire Ellenberger, avec sa femme, ses enfants et Mademoiselle Busch, qui arrivaient de France et que nous croyions bien loin encore, ayant eu à passer par des difficultés extraordinaires, telles que les périls sur mer, la sécheresse du pays, et la guerre des Cafres. Quoiqu'ils aient bien souffert, le Seigneur dans son amour les a amenés sains et saufs au Lessouto. Maintenant il est absolument nécessaire qu'ils se reposent quelque temps chez nous afin de reprendre des forces.

La sécheresse a cessé. Depuis une quinzaine de jours nous jouissons de pluies bienfaisantes qui ont rendu à la nature sa beauté, et qui vont donner du pain à l'homme et des pâturages aux troupeaux. Le Seigneur est bon.

Agréé, etc.

F. MAEDER.